

un ouvrage estimable et digne de la réputation du savant et consciencieux traducteur.

Celui qui s'est chargé de mettre en vers français le poème appelé vulgairement l'*Art poétique* abordait une plus rude tâche, et il nous impose une plus grande exigence : *Poterat duci quia cæna sine istis*.

Le premier tort que paraît avoir une nouvelle traduction d'Horace, c'est d'être une traduction nouvelle. Si jamais auteur fut annoté, commenté, traduit et en prose, et en vers plus ou moins français, c'est à coup sûr Horace; sans parler de tous les attentats polyglottes dont M. Monfalcon s'est fait le savant rapporteur. Que voulez-vous? c'est une des charges de la gloire. On n'accepte pas le génie sous bénéfice d'inventaire. Donc *le besoin* d'une traduction en vers de l'*Art poétique* d'Horace *ne se faisait pas trop généralement sentir*. Quel motif a donc pu déterminer M. Porchat, de Lausanne, à donner au public de France ce superflu littéraire? L'élégant traducteur est-il de l'avis de Voltaire relativement à la nécessité du superflu? Est-ce de sa part dédain pour les traductions précédentes? Est-ce admiration pour Horace, amour des saines doctrines de l'*Épître aux Pisons*? Il y a peut-être un peu de tout cela : mais il y a, je crois, autre chose. Quoi? — le plaisir de faire un tour de force. On a dit que c'était dans le *post scriptum* qu'il fallait aller chercher la pensée principale d'une lettre de femme. Je soupçonnerais que l'idée dominante de M. Porchat se trouve dans le *post scriptum* du frontispice. A la neuvième ligne du troisième titre, après les nom, prénoms et qualités du traducteur, se faufilent modestement, entre deux parenthèses, en petits et presque imperceptibles caractères, ces mots significatifs (473 vers pour 476). Ainsi c'est l'*Art poétique* rendu presque vers pour vers, c'est Horace en personne, sans longueurs, sans additions! Lui-même avait prophétisé l'œuvre de M. Porchat : « Un jour, « avait-il dit, un interprète fidèle s'escrimera à me traduire mot pour mot. « *Verbum verbo curabit reddere fidus interpres.* » Hâtons-nous de le dire, il a fallu, pour obtenir ce résultat, un talent remarquable, une science profonde des deux langues, une flexibilité de style vraiment digne d'éloges. Mais si, laissant de côté le mérite de l'écrivain, qui ne fait pas question, nous examinons l'œuvre qui en est le fruit, notre opinion sera loin d'être aussi favorable.

Horace est peut-être de tous les poètes latins le plus rebelle à cette scrupuleuse et matérielle traduction. En vain vous l'enlacez des mille petites précautions de votre art; il s'échappe en riant des liens où vous croyiez le tenir; il vous laisse entre les mains ses idées, ses métaphores, ses constructions si vous voulez, tout l'attirail matériel de sa phrase, et s'élance railleur et libre loin du traducteur désappointé. Vous avez la pensée d'Horace, vous n'avez pas Horace : car sa grâce, son aimable enjouement, ses adorables négligences n'y sont plus.